IV. *Sur les chemins noirs… Sylvain Tesson*

Jean Marie ANDRE

Dans le train

« Pourquoi le TGV menait-il cette allure ? À quoi servait-il de voyager à cette allure ? L'absurdité de laisser filer à 300 à l'heure le paysage qu'il faudrait ensuite remonter à pied, pendant des mois ? Pendant que la vitesse chassait le paysage, je pensais aux gens que j'aimais, et j'y pensais bien mieux que je ne savais leur exprimer mon affection. En réalité je préférais penser à, eux que de les côtoyer ? Ces proches voulaient toujours que « l'on se voie », comme s'il s'agissait d'un impératif, alors que la pensée offrait une si belle proximité. (1) »

Le 24 août, à la frontière italienne

« C'était mon premier jour de marche, depuis la gare de Tende où m'avait amené le train de Nice. Je montai à pas faibles vers le col. Des graminées blondes balayaient l'air du soir. Ces préférences étaient une première vision d'amitié, de beauté pure. Après des mois si tristes, même les moucherons au soleil offraient d'heureux présages. Leur nuage dans l'or tiède adressait un signe à la solitude. On aurait cru une écriture. Peut-être nous disaient-ils : « Cessez votre guerre intégrale contre la nature ? »
Des cèdres se tenaient sur le bord du chemin, sérieux : leurs racines enserraient les talus, l'arbre a souvent l'air sûr de son bon droit. Un berger descendait d'une foulée plus hardie que la mienne, il apparut, noueux, dans le virage, avec l'allure d'un héros de Giono. Un homme d'ici. Moi, j'avais toujours eu l'allure d'un mec d'ailleurs.

- **Salut, tu vas en ville ? dis-je.**
- **Non, dit-il**
- **Il y a le troupeau, là-haut ? dis-je.**
- **Non**
- **Tu descends te reposer ?**
- **Non.**

J'allais devoir me débrasser de cette habitude de citadin de vouloir lier conversation. »

Le col de Tende marquait un ensellement de la ligne de crête du Mercantour. Il séparait l'Italie de la France. J'avais décidé de commencer la dans le coin sud-est du pays, et de rejoindre le nord du Cotentin. Les Russes, par tradition, avant de partir en voyage, s'asseyent quelques secondes sur une chaise, une malle, sur la première pierre venue. Ils *font le vide en eux ; pensent à ceux qu'ils quittent, s'inquiètent de savoir s'ils ont fermé le gaz, caché le cadavre-que sis encore* ? Je m'assis donc, manière russkoff, le dos contre un

oratoire de bois où une vierge méditait devant le paysage d'Italie. Soudain je me levai et je partis. »

« Sur le talus, me yeux abîmés, prirent les vaches pour de pierres rondes roulées dessus la pente. Les crêtes hérissées de pins nous faisaient penser aux collines que j'avais vues, à vingt ans, créneler l'horizon du Yunnan chinois et bleu. Mais je chassai ces pensées dans l'air du couchant. Ce fatras d'analogies m'encombrait.

« N'avais-je pas juré de me tenir pendant quelques mois sous le commandement des *Poèmes païens* de Pessoa :

De la plante je dis « c'est une plante »,
De moi je dis « c'est moi ».
Et je ne dis rien de plus.
Qu'y a-t-il à dire de plus ?

Oh, je le soupçonnais, Pessoa *l'intranquille*, de n'avoir jamais été fidèle à son projet. Comment croire qu'il ait réussi à se contenter du monde ? On écrit ce genre de manifestes et on passe sa vie à trahir ses théories. »

« Pendant ces semaines de marche, j'allais tenter de déposer sur les choses le cristal du regard sans la gaze de l'analyse ni le filtre des souvenirs. Jusqu'ici j'avais appris à faire de la nature et des êtres une page où noter les impressions. IL m'était urgent à présent d'apprendre à jouir du soleil sans convoquer de Staël, du vent sans réciter Hölderlin et du vin frais sans voir Falstaff clapoter au fond du verre. Bref à vivre comme un de ces chiens : ils goûtent la paix, la langue pendante, donnant l'impression qu'ils vont avaler le ciel, la forêt ou la mer, et même le soir qui tombe. Bien entendu, l'entreprise était vouée à l'échec. Un Européen ne se refait pas. »

« Á deux mille mètres d'altitude, j'avisai un replat d'herbe épaisse près d'un bunker de béton. J'allumai un feu. Le bois était humide et je soufflais tellement sur les braises que ma tête enfoncée tournait. La chaleur délogea des araignées grasses, elles ne me faisaient plus peur, j'en avais vu beaucoup s'échapper de mes orbites. La toile de bivouac me protégea à peine des nuages humides crachés par l'obscurité. J'étais intimidé, c'était la première nuit que je passais à l'air libre après ma chute. Le sol m'accueillait à nouveau-moins brutalement cette fois…

1. Sylvain Tesson. Sur les chemins noirs. 2016. Gallimard. Folio. N°6597

La suite… vous la trouverez chez votre libraire…